

Jean Lorrain a brodé une fort jolie variation couleur de sang et de lune du plus heureux effet lyrique. Mais je n'ai jamais pu comprendre pourquoi cet épisode de l'universel drame, où depuis les filles jusqu'au brin d'herbe tout s'enamoure au seul bruit de la chanson du bohémien maudit, se passait à Nancy plutôt qu'ailleurs ; et il y a même un évêque de Nancy qui ramasse la guitare sans qu'on s'explique bien le sens de ce symbole, ô Lorrain ! Musique exquise pour accompagner la voix de Mlle Mellot, et décor très lumineux d'André des Gachons.

Avant ce spectacle, le *Prince naïf*, qui, par sa sincère naïveté, reste jusqu'à ce jour le chef-d'œuvre du genre lumino-conte, et puis encore, avant le *Prince naïf*, les luminosités de l'anti-chambre de la *Plume*, remplie de superbes affiches anglaises.

RACHILDE.

### THÉÂTRE DE L'ŒUVRE

**L'Anneau de Çakuntalâ**, Comédie héroïque en sept actes de KALIDASA, adaptée du théâtre indou par A.-FERDINAND HEROLD, musique de scène de PIERRE DE BRÉVILLE.

S'il faut savoir un gré infini à la direction de « L'Œuvre » d'avoir monté l'*Anneau de Çakuntalâ*, c'est surtout parce que le plaisir que nous y avons eu, dépourvu d'émotions intellectuelles, fut tout à la joie presque enfantine de voir et d'entendre des choses charmantes. M. A.-Ferdinand Herold a fait revivre toute la poésie savoureuse et caressante du vieux drame indou, et des femmes gracieuses ont répété avec tendresse de jolis mots d'amour, pleins de délicieuses naïvetés. Cette légende sacrée, qui est à peine une pièce de théâtre, selon les conceptions modernes, raconte une touchante histoire d'amour pleine de poésie et de symboles éternels.

On ne sait pas grand'chose du poète Kâlidâsa. Il vécut, dit-on, au premier siècle avant notre ère, à la cour du roi Vikamâditya, dans la vieille ville d'Uddjrayini ; d'autres le rajeunissent beaucoup, puisque, selon les dernières découvertes épigraphiques, un roi du même nom régna dans la première moitié du sixième siècle après Jésus-Christ. Ses drames appartiennent au genre héroïque. M. Herold a indiqué ici même (mars 1895), à propos du *Charriot de Terre cuite*, mieux que je ne saurais le faire, les éléments du théâtre indou. Je n'y insisterai donc pas. *Çakuntalâ* est le chef-d'œuvre des pièces attribuées à Kâlidâsa. J'ai cependant une secrète préférence pour *Urvâci*, qui, moins connu des lettrés, par une adaptation à « L'Œuvre » aurait certainement intéressé davantage. Importé en Europe par une version anglaise de William Jones (Calcutta, 1789), l'*Anneau de Çakuntalâ* fut plusieurs fois traduit dans notre langue. Goethe s'enthousiasma pour la pièce, qui lui fut révélée par une adaptation de Georges Fœrster, et depuis lors la légende de la petite Çakuntalâ ne cessa d'être populaire en Allemagne. Un arrangement d'Alfred de Wolzogen (1869), en cinq actes et en vers

iambiques, est au répertoire des principaux théâtres d'outre-Rhin. Pièce à grand spectacle là-bas, le drame a dû se contenter, pour sa première représentation en France, de la mise en scène plus modeste du Théâtre de l'Œuvre. Théophile Gautier en avait tiré un ballet dont M. Reyer avait écrit la musique et que l'Opéra représenta en 1858.

Rappeler l'intrigue, il en est à peine besoin. Le roi Duhshanta, fils de Pourou, s'égaré à la poursuite d'une gazelle sacrée dans le saint ermitage de Kanva. Là il rencontre Çakuntalâ avec deux de ses compagnes en train d'arroser les fleurs. Ils s'aiment dès le premier jour d'un amour violent et doux comme la nature qui les entoure, et se marient secrètement selon le rite des Gandharvas. Cependant Çakuntalâ, toute à sa passion, oublie de recevoir le mouni Durvasas, l'ascète vagabond et farouche, qui lui jette sa malédiction : Duhshanta oubliera son épouse et seul l'anneau qu'il lui a donné saura la lui faire reconnaître. Le roi a regagné son palais, et son amante, portant le fruit de leur amour, veut l'y rejoindre. Hélas, en se baignant dans le lac sacré, Çakuntalâ a perdu l'anneau du souvenir et le roi ne saurait la reconnaître. La malédiction se réalise. La pauvre répudiée retourne dans la solitude et élève son fils dans la pureté sereine de l'ermitage de Marica. Mais le roi a retrouvé l'anneau et maintenant il se désole en de vaines recherches de l'épouse perdue, qui à nouveau emplit tout son cœur. Enfin le Destin a pitié de lui et il revoit l'épouse amoureuse et fidèle avec son fils, « qui sera le héros victorieux qui domptera le monde ».

Cette naïve idylle, si simple en sa trame, est parsemée de scènes exquises. Au premier acte, quand les trois amies arrosent ensemble les fleurs de l'ermitage, Çakuntalâ, Anusûyâ et Priyamvadâ — celles-qui-dit des-paroles-aimables, — il faut suivre les courbes gracieuses de leurs vêtements blancs et les simples paroles de leurs causeries d'enfants : « Vois, Çakuntalâ, la branche de jasmin, celle que tu appelles la Lune-des-Bois : n'a-t-elle pas choisi le manguier pour époux ? » — « O la saison aimée, qui marie les arbres et les lianes... Au jasmin s'épanouit la jeunesse des fleurs, et le manguier secourable est tout chargé de fruits... » « La liane est ma sœur, et c'est assez pour que je l'aime... » Puis à la suprême scène d'amour, quand Çakuntalâ « a tant souffert que presque elle ne saurait plus être heureuse », ses amies lui conseillent d'écrire au bien-aimé, et il vient lui-même la prendre dans ses bras : « Vierge aux grands yeux, vierge qui m'a pris tout entier, ne me tue pas de tes soupçons, moi qu'ont frappé déjà les fleurs aiguës de Manmattha », ces fleurs aux cinq pétales, flèches du dieu d'amour.

Aux adieux de Çakuntalâ prête à rejoindre l'époux, M. Pierre de Bréville a écrit une musique de scène chargée de tendre mélancolie. Dans le lointain les voix mystérieuses font un *leit motiv* aux pensées de la jeune fille partagées entre la joie de revoir l'époux et la douleur de quitter tout le passé. « Et ne vois-tu pas le deuil de la forêt ? Les gazel-

les et les paons s'attristent, et des lianes tombent les fleurs pâlies ».

M. Herold a opéré avec un goût très sûr les coupures et les simplifications dans le texte indou. Il a su tester poète tout en respectant le poète Kâlidâsa. Mais je regrette que M. Ligné-Poe ait supprimé au sixième acte la ravissante scène du portrait, qui nous aurait fait voir encore quelques autres gracieux visages de jeunes filles indoues. Il est vrai que l'intérêt de la pièce commençant à languir vers la fin, cette prudence s'imposait.

J'ai dit tout le bien que je pensais de l'interprétation. M. Etiévant, qui avait joué assez mollement à la répétition générale, s'est rattrapé un peu le soir de la première, mais il fut en somme un roi qui manquait de *superbia*. Mlle Andrée Méry, dont le jeu acquerra certainement encore plus de fermeté, est une comédienne d'avenir. Elle a été une Çakuntalâ pleine de passion timide. Louanges pleines et entières à Mlle Suzanne Desprez (Priyamvadâ) et Nina Béraldi (Anusûyâ), les compagnes discrètes de l'amante. Mlle Desprez surtout, depuis ses débuts à « L'Œuvre », il y a un an, est allée de progrès en progrès, et elle tiendra certainement tout ce qu'elle promet.

HENRI ALBERT.

### THÉÂTRE LIBRE

**Le Cuivre**, pièce en 3 actes, de MM. PAUL ADAM et ANDRÉ PICARD.

Anne Vogt, c'est là même que Sarah, d'*Axël*, sous une forme plus moderne, sous un autre aspect, l'élément religieux en moins, le débat social en plus; c'est la destruction volontaire, consciente, qui proclame la mort supérieure à la vie.

En cette pièce, M. Paul Adam procède directement de Villiers pour tout ce qui relève du domaine des sentiments. Anne veut être aimée uniquement, elle veut reconstituer l'unité première: des deux êtres, c'est elle qui a la pensée virile; mais le drame est allégé de tout le décor romantique qui est souvent pénible dans *Axël*.

Les Forces sont en présence, la Guerre et la Paix, l'être et le non-être: et combien il est intéressant de constater que le mouvement littéraire qui a commencé avec ce siècle par une sorte de restauration de la chevalerie aboutit chez les plus puissants des jeunes écrivains à la préconisation des fins bouddhiques: le but de tous les efforts doit être le non-être. Il n'est plus question de l'Enfer, des peines éternelles, des fins dernières; Méphistophélès est loin. Il n'y a plus que la Vie et la Mort en présence, et de tous les points part le même cri: la Mort, la Mort, la Mort.

Anne est la voix de tous ces hommes qui reculent devant la vie. La procréatrice dit à son tour: C'est assez. Le Christ l'avait déclaré, il y a déjà dix-neuf siècles.